

Sauve qui peut...
Full Metal Jacket

Maurice Tourigny

Numéro 36, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22193ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tourigny, M. (1987). Compte rendu de [Sauve qui peut... / *Full Metal Jacket*]. *24 images*, (36), 62–62.

FULL METAL JACKET

Sauve qui peut...

Maurice Tourigny

Stanley Kubrick n'a jamais été un réalisateur sobre. Son oeuvre, unique dans le cinéma contemporain, se distingue par l'excès, l'insistance, par une touche quasi baroque. De *Spartacus* à *A Clockwork Orange*, de *Lolita* à *The Shining*, ses films de facture méticuleuse qu'il mijote parfois pendant des années ont mis en valeur une recherche formelle déterminante et un puissant aspect intellectuel. *Full Metal Jacket* poursuit la démarche de Kubrick.

Kubrick ne cède pas au goût du jour et, dans la pluie de films sur la participation américaine à la guerre du Vietnam, *Full Metal Jacket* tient un propos net sur un ton à part. Oubliez le pathos tartiné de *Platoon*, la supposée véracité de *Hamburger Hill*, le prêchi-prêcha de bien des films antérieurs! Kubrick ne s'intéresse ni à démontrer les relations entre soldats, ni à expliquer ou à justifier ses personnages par une quelconque thèse socio-machin. Ici pas question d'amitié, de partage, de causes, d'effets, d'économique ou de politique. Kubrick semble nous dire du générique à la scène finale: «Il n'y a qu'une vérité à la guerre, c'est la mort et on peut reconnaître sa venue à l'insurmontable solitude qui la précède habituellement.»

Contrairement à la plupart des films de guerre, *Full Metal Jacket* ne prend jamais parti. Kubrick ne divise pas le monde en bons et méchants, en Américains et Viet-congs, en victorieux et vaincus; il va bien au-delà de ces catégories superficielles. Son projet est de montrer l'être humain à nu, confronté à la seule certitude de l'existence.

Dès la scène d'ouverture, la traditionnelle tonte des cheveux du premier jour à la caserne, la caméra plonge dans le vif du sujet; ces gros plans de visages hébétés, transformés en quelques secondes par la perte de ce qui les différencie les uns des autres, servent d'entrée en matière: tous ces jeunes hommes à peine sortis de l'adolescence sont semblables, tous deviendront de la chair à canon et, finalement, tous se retrouveront devant cette irréductible solitude. À chacun de se débrouiller avec elle, que les plus forts s'en tirent et sauvent leur peau. Quant aux autres...

dommage mais les vivants n'ont pas le temps de pleurer quand de chaque côté d'eux la terre s'ouvre dans un bruit assourdissant.

Kubrick divise son film en deux temps distincts qui peuvent paraître sans lien mais qui se répondent comme un écho. La coupure est néanmoins franche et déplace l'action de la caserne d'entraînement en Caroline au champ de bataille du Sud-Vietnam. Outre la présence du même personnage-narrateur dans les deux parties, la continuité est assurée par le traitement du thème de l'isolement. La discipline ridicule, les insultes abjectes et les caprices des officiers que doivent endurer les futurs combattants ne sont qu'un prélude aux épreuves ignobles de la ligne de front. Le «chacun pour soi» de l'école est un avant-goût du «sauve qui peut» des bombardements: les deux mènent irrévocablement à la mort.

L'histoire est racontée par Private Joker, interprété par Matthew Modine avec tout le talent que ses prestations dans *Streamers*, *Mrs. Soffel* et *Birdy* avaient déjà confirmé. Pvt Joker, une fois diplômé de l'école militaire, est assigné au journal de l'armée américaine comme reporter de combat. C'est avec ses yeux et ses commentaires en voix



off que le spectateur évolue dans les deux lieux du film.

Comme dans ses films précédents, Kubrick a recours à une démonstration froide et distanciée. Le spectateur éprouve bien une certaine sympathie pour Joker et quelques autres personnages, mais jamais il ne lui est permis de s'identifier à eux. Kubrick décourage ce mécanisme efficace et garde le public à distance en faisant constamment appel au raisonnement, au jugement de ce dernier.

Le réalisateur utilise aussi la photographie pour accentuer l'étrangeté des lieux et de cet univers à la fois infantile et morbide; les images de *Full Metal Jacket* sont presque exclusivement bicolores tout au long de la première partie. On pourrait se croire dans l'aile psychiatrique d'un hôpital aussi bien que dans une caserne militaire tant le gris

et le kaki dépersonnalisent le décor, l'aseptisent et soulignent l'ordre, la propreté et la régularité inquiétante des rangées de lits et de toilettes.

Dénué de trame narrative linéaire, *Full Metal Jacket* ne prend jamais le public dans le développement d'une intrigue mais l'amène petit à petit à l'horreur de son aboutissement par accumulation de détails aberrants.

Il serait malhonnête de divulguer le point culminant du film, pourtant on ne peut saisir l'habileté de Kubrick sans s'arrêter à ces douloureuses minutes finales. Au cours d'une scène à la technique simple, plans moyens successifs puis gros plans successifs sur deux personnages, le cinéaste parvient à suggérer la folie de la guerre, l'inutilité de toutes ces morts, l'avenir détruit de milliers de garçons précipités malgré eux dans un cauchemar atrociement orchestré dont ils sont les misérables exécutants.

Kubrick met en scène un violent face à face avec la mort et réussit à révéler la profonde humanité de l'assaillant et de la victime. Il pousse même la scène plus loin encore: il confond le tueur et le tué et laisse le spectateur sur cette ambiguïté absurde et insoluble.

Full Metal Jacket, à l'opposé de films récents, ne prétend pas à une image fidèle du conflit et au reportage documentaire de ce qu'ont vécu «our boys in Nam». Pourtant cette oeuvre grave qui n'essaie d'apaiser la conscience de personne, qui ne fabrique ni héros ni monstres, atteint une vérité tragique indéniable et laisse loin derrière elle tous les règlements de compte qu'a produits jusqu'ici le cinéma américain. □

FULL METAL JACKET

Grande-Bretagne-États-Unis 1987. Ré: Stanley Kubrick. Scé: Stanley Kubrick, Michael Herr, Gustav Hasford. Ph: Douglas Milsome. Mont: Martin Hunter. Mus: Abigail Mead. Int: Matthew Modine, Adam Baldwin, Lee Ermye, Vincent D'Onofrio, Arliss Howard, Dorian Harewood. 116 minutes, couleur. Dist: Warner Bros.